

**Au temps de St-Vincent-de-Paul
... et aujourd'hui**

LIMINAIRE

Dans le fascicule précédent nous vous annonçons une réflexion sur la conception que St Vincent avait de la femme et de son rôle dans la société et dans l'Eglise du XVII^e siècle.

Bien sûr, le souci d'une certaine fidélité à l'événement nous guide en cette année mondiale de la femme.

Mais ce n'est pas trahir St Vincent que de l'interroger ainsi en fonction d'un événement de notre actualité. Des femmes ont eu un rôle important dans l'évolution de son propre cheminement et dans sa réponse aux urgences de son temps.

Notre équipe de rédaction est « mixte » : c'est une chance pour lire St Vincent, pour en déceler l'interpellation pour aujourd'hui. C'est évidemment une chance bien plus grande encore pour l'étude du thème de ce présent numéro.

Après avoir abordé des sujets assez généraux, nous envisageons maintenant une réflexion sur des types précis d'engagements au service des pauvres : les enfants, les malades, les prisonniers...

Le courrier des lecteurs est peu abondant, mais nous attirons votre attention sur la réflexion d'une communauté de Filles de la Charité : c'est là un exemple d'utilisation de ces Fiches Vincentiennes.

Nous vous rappelons que toute correspondance, de même que les abonnements ou réabonnements (14 F par an ; 5 F les numéros isolés) doivent être adressés à

ANIMATION VINCENNIENNE

**19, rue Pasteur
33110 LE BOUSCAT
C.C.P. Bordeaux 4.463.09 M**

POUR UN MONDE HUMAIN...

(présentation générale du thème)

Trois générations de fureurs religieuses avaient ramené l'homme à sa violence native et à son orgueil. On s'entre-tuait avec allégresse et bonne conscience pour la plus grande gloire du Dieu de toute douceur.

L'homme avait pris le goût du sang, il faudra un demi-siècle pour le lui ôter et lui réapprendre l'évangile.

Les femmes, à moins d'être reine ou princesse, n'intervenaient guère dans ces joutes funèbres sinon pour laver le sang, coudre les linceuls et rassembler les braises du foyer, éparses au milieu des ruines.

C'est à elles qu'il reviendrait de réapprendre aux hommes les gestes de la paix.

Ce sont des femmes qui ont formé en St Vincent le père des pauvres, celui qui en son siècle a incarné la miséricorde.

Collet, un de ses biographes, rapporte que le jeune Vincent versa toutes ses petites économies dans la main d'un mendiant. N'est-ce là qu'un tableau édifiant, ou bien ne devons-nous pas penser qu'il fut formé par ses parents, et par sa mère surtout, à ce sens des pauvres qui lui fait tout donner.

Dans les premiers temps de son séjour parisien, une femme, Marguerite de Valois, la reine Margot, fait de lui l'un de ses aumôniers. Au milieu des frivolités de sa vie tumultueuse, elle se souvient chaque jour des droits qu'ont les pauvres sur la richesse des puissants. A cette école, St Vincent commence à entrevoir ce qu'il aura à faire auprès des humbles et auprès des grands.

Quelques années plus tard, c'est à l'initiative d'une autre femme, M^{me} de Gondi, qu'il entreprendra l'évangélisation des ruraux abandonnés, et c'est la sainte ténacité de cette femme qui l'amènera à créer la Compagnie de la Mission.

A Châtillon, la spontanéité de la réponse d'un groupe de dames à son appel à l'aide l'amène à organiser la première charité. Elles apportent leur bonne volonté, leur dévouement, leur imagination, et bientôt leur expérience ; et lui, leur donne un esprit et une organisation.

Le lancement de la Compagnie des Filles de la Charité suit le même chemin : des dévouements féminins se présentent à lui, dont certains exceptionnels et exemplaires comme celui de Louise de Marillac, puis de Marguerite Naseau. Il les accueille, les met à l'écoute de la volonté de Dieu ; il se

met lui-même à l'école de leur expérience et les aide à se structurer en communauté durable.

C'est encore par la volonté d'une femme, la reine Anne d'Autriche, que St Vincent demeure au Conseil de Conscience pendant des années décisives. Avec l'appui de la reine et son autorité, sont alors nommés aux postes clefs de l'Eglise de France — évêchés et abbayes — des hommes dont on est sûr qu'ils continueront dans le champ du Père le bon travail de la moisson.

*
**

Les femmes ont donc eu un rôle de première importance dans l'évolution apostolique de St Vincent, dans la création de ses diverses œuvres ; mais c'est aussi grâce à elles et en grande partie par elles, qu'il a transformé la société. Il les a amenées à donner le meilleur d'elles-mêmes pour le service de leurs frères.

C'est surtout par elles qu'il a couvert la France d'un réseau de charité qui a pris dans ses mailles toutes les misères ; par elles et avec elles, il a entrepris de créer un autre monde. Par elles, il a fait passer dans les relations sociales ce je ne sais quoi d'évangélique, qui a donné à la civilisation du Grand Siècle ce qu'elle a de chrétien.

Nous ne sommes pas meilleurs que nos pères et notre siècle ne vaut pas mieux que celui de St Vincent. L'empire de l'homme sur les choses s'est accru, mais son cœur s'est desséché ! Les mouvements féministes pensent trouver une solution à la crise de civilisation en revendiquant pour les femmes l'égalité avec les hommes dans tous les domaines, les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes pouvoirs. La revendication est sérieuse, mais elle n'atteint pas l'essentiel. Quand elle sera satisfaite, quand les femmes se comporteront en tout comme des hommes, rien encore ne sera changé et notre monde n'en sera pas meilleur.

Au temps de St Vincent, aidées et guidées par lui, les femmes ont peu à peu opéré dans la société une révolution silencieuse, celle de la charité.

C'est d'une révolution analogue que nous aurions besoin. Elle aura lieu à condition que nous aidions les femmes à être elles-mêmes, à prendre dans la société séculière et aussi dans l'Eglise les initiatives qui relèvent de leur intelligence et de leur cœur, pour que le monde qui se prépare soit enfin un monde humain parce qu'il n'aura pas été pensé et organisé uniquement par des hommes.

LA RENCONTRE DE L'AUTRE

de François CHIRPAZ

La rencontre est ce face à face où je suis reconnu dans ma différence, où je reconnais un autre comme différent, où cette différence ne fait point naître une peur mais la joie d'un être qui apporte dans son expérience et toute son existence (sa façon de vivre, de réagir à l'existence, de comprendre le monde et la vie) une expérience autre que celle que j'ai vécue. L'autre ne me vole pas le monde que nous regardons ou dans lequel nous voulons travailler : il est celui ou celle qui m'ouvre dans le monde une dimension que je n'avais point encore soupçonnée. Quiconque a connu l'irremplaçable découverte du monde qu'il croyait connaître par et à travers la perspective d'une expérience différente sait bien qu'en ce domaine de l'expérience on ne mesure pas en termes de plus ou de moins, pas plus qu'en termes de concurrence. Et qu'à donner à autrui mon expérience je ne m'appauvris pas, puisque je l'ouvre à ce qu'il ne pouvait voir seul du monde.

Ce face à face, toutefois, ne peut être instauré et ne peut se libérer des pièges toujours renaissants que s'il s'instaure et se constitue dans le seul lieu où il puisse naître et continuer à vivre, c'est-à-dire dans un monde commun, dans le monde où nous avons à vivre et qui doit être transformé. La relation duelle n'a pas en soi-même sa propre vérité. A plus forte raison peut-être la relation de la femme et de l'homme, car les complaisances sont innombrables des pseudo-amours ou des pseudo-amitiés. Seule la présence d'un troisième terme peut en effet libérer véritablement la relation. Ce troisième terme est ici le monde, celui des tâches quotidiennes, des projets nés et réalisés en commun, ce monde où nous avons les uns et les autres quelque chose à faire, et où à travers des tâches communes, à travers leur réalisation, se tisse une histoire. L'histoire par laquelle chacun est constitué dans une relation.

Une erreur trop longtemps entretenue dans les milieux chrétiens leur a fait privilégier la vie « intérieure », la vie « privée » et ses vertus (cela Mounier l'a suffisamment dénoncé). Trop longtemps aussi la femme n'a été comprise que dans la sphère étroite de la vie « privée », domestique et familiale. Or, pas plus que l'homme, la femme n'appartient à cette seule sphère. Comme lui et au même titre, elle ne peut être comprise et elle ne peut comprendre elle-même son propre être hors de la référence à ce monde commun. Car c'est en s'ouvrant à autre chose que soi (un projet commun, des tâches communes, d'autres êtres...) que l'ouverture à un autre peut être maintenue dans sa vérité. Plus exactement, le mouvement ne peut être dans sa vérité que s'il se maintient comme double : la vérité de ma relation à un être passe par le monde dans lequel nous avons quelque chose à faire, et la vérité de ma relation à ce monde (la vérité de mes tâches) passe réciproquement par la vérité de ma relation à cet autre. A cette double condition seulement cha-

cun peut se garder de l'« oubli » : que la relation veille à ne pas se laisser prendre aux pièges de la complaisance, et que la tâche commune se fasse avec une personne et non avec un exécutant quelconque.

Or, c'est bien la relation elle-même qu'il s'agit de changer et de transformer. La femme est dans nos sociétés encore largement dans une situation de servitude. L'homme l'est aussi qui demeure pris au piège des représentations de sa supériorité (ou de ce qu'il croit être sa supériorité). La libération ici ne pourra donc être l'œuvre d'un seul des partenaires. L'homme n'a pas à « promouvoir » la femme dans son être pas plus qu'il n'a à lui octroyer son identité réelle. Mais la découverte de leur identité réelle passe par la transformation de leur relation. Peut-être ne savons-nous pas encore tout ce que signifie exister comme un homme et exister comme une femme, et que seule une transformation de notre relation peut nous l'apprendre.

« Lumière et Vie », n° 106, 1972.

UNE INFLUENCE DE FEMME

« A partir du moment où j'ai commencé à m'éveiller et à me formuler vraiment à moi-même, rien ne s'est développé en moi que sous un regard ou sous une influence de femme. Il me paraît indiscutable (en droit aussi bien qu'en fait) que chez l'homme — même et si voué soit-il au service d'une Cause ou d'un Dieu — nul accès n'est possible à la maturité et à la plénitude spirituelles en dehors de quelque influence « sentimentale ». Pas plus que de lumière, d'oxygène ou de vitamines, aucun homme ne peut, d'une évidence chaque jour plus criante, se passer du Féminin.

Non point fuite (par retranchement), mais conquête (par sublimation) des insondables puissances spirituelles encore dormantes sous l'attraction mutuelle des sexes : telles sont, j'en suis de plus en plus persuadé, la secrète essence et la magnifique tâche à venir de la Chasteté. »

Teilhard de Chardin : « Au cœur de la matière », Clausule, octobre 1950,
cité par Hélène Fruchet : « La femme dans la vie et dans l'Eglise »,
coll. « Croire aujourd'hui », Bellarmin-Le Senevé, p. 66.

LA FEMME... AUJOURD'HUI

Quelques questions pour nos échanges

1. — Dans sa vie, St Vincent a rencontré des femmes ; chacune, à sa manière, l'a **marqué** et a modifié sa vision de la femme.

Dans notre propre vie, des femmes sont intervenues. Certaines nous **ont marqués** plus que d'autres, ont influencé notre propre cheminement personnel

— Lesquelles ? Comment et en quoi ?

Et aujourd'hui, quelle « image » de la femme avons-nous ? Quelle « image » de la femme présentons-nous ?

2. — Dans la réponse que St Vincent apporte aux immenses besoins de son temps, les femmes jouent un rôle irremplaçable, modifiant ainsi la vision que l'on a au XVII^e siècle de la place de la femme dans la société et dans l'Eglise.

Dans nos différents milieux d'insertion

— Quelle est la **place** et le **rôle** des femmes ?

Ont-elles des **responsabilités effectives**, ou sont-elles simplement « utilisées » ?

3. — « Conformément à l'esprit de notre vocation commune, nous travaillons en étroite collaboration **avec** les Filles de la Charité. » (Constitutions et Statuts de la Congrégation de la Mission, n° 24.)

« ... Les religieuses n'ont pour fin que leur propre perfection, au lieu que ces filles sont appliquées comme nous au salut et soulagement du prochain... Et si je dis **avec nous**, je ne dirai rien de contraire à l'évangile... » (Coste, VIII, 239.)

Fils et Filles de Saint Vincent aujourd'hui :

Comment comprenons-nous cette étroite collaboration ?

Comment concrètement la vivons-nous

- personnellement ?
- communautairement ?

SAINTE VINCENT ET LA FEMME

I. SA MERE

Comment ne pas commencer par évoquer la relation de St Vincent à sa mère, qui fut sans doute mystérieusement déterminante par la suite dans son comportement et son optique.

Il n'existe pratiquement qu'un document sur le sujet, la fameuse lettre du 17 février 1610 (I, 18-20) qui révèle une profonde affection, un souci attentif et déférent.

« J'espère tant en la grâce de Dieu qu'il bénira mon labeur et qu'il me donnera bientôt le moyen de faire une honnête retirade, pour employer le reste de mes jours AUPRES DE VOUS...

« C'est tout, ma mère, ce que je vous supplie dire par la présente, fors que je vous supplie présenter mes humbles recommandations à tous mes frères et sœurs et à tous nos autres parents et amis, et que je prie Dieu sans cesse pour votre santé et pour la prospérité de la maison, comme celui qui vous est et vous sera, ma mère, le plus humble, le plus obéissant et serviable fils et serviteur. »

Le 25 janvier 1643, St Vincent — qui a 62 ans — explique aux Filles de la charité qu'elles doivent tendre à acquérir « l'esprit des **bonnes filles des champs** » et l'on peut penser que, décrivant cet esprit, il se réfère souvent à sa mère et à ses deux sœurs, d'autant qu'il prend la peine, au début de cette conférence, de rattacher cette évocation à son enfance.

« Je vous parlerai plus volontiers des vertus des bonnes villageoises à cause de la CONNAISSANCE QUE J'EN AI PAR EXPERIENCE ET PAR NATURE, étant fils d'un pauvre laboureur, et ayant vécu à la campagne jusques en l'âge de 15 ans. Et puis notre exercice depuis longues années a été parmi les villageois tellement que personne ne les connaît

plus que les prêtres de la mission. Rien ne vaut les personnes qui véritablement ont l'esprit des villageois ; nulle part on ne trouve plus de foi, plus de recours à Dieu dans ses besoins, plus de reconnaissance en Lui dans la prospérité. » (IX, 81.)

Cette conférence a, entre autres, l'avantage de nous évoquer de façon réaliste la condition de femme-paysanne au temps de St Vincent

« ... **LES VRAIES FILLES DES VILLAGES**, reviennent-elles de leur travail à la maison pour prendre un maigre repas, lassées et fatiguées, toutes mouillées, et crottées, à peine y sont-elles, si le temps est propre au travail, ou si leur père et mère commandent de retourner, aussitôt elles s'en retournent, sans s'arrêter à leur lassitude, ni à leurs crottes, et sans regarder comme elles sont agencées. » (IX, 91.)

L'amour maternel semble tenir une si grande place dans la vie de St Vincent que tout naturellement il l'évoque à plusieurs reprises dans sa correspondance et ses conférences, comme la relation fondamentale.

— « C'est votre mère... »

« Quand je vois un prêtre qui a retiré sa mère pour la nourrir chez lui, je lui dis : « Monsieur, **QUE VOUS ETES HEUREUX** d'avoir moyen de « rendre en quelque façon à votre mère ce qu'elle vous a donné, par « le soin que vous prenez d'elle ! » Je vous dis de même, mes sœurs, à l'égard de la maison : c'est votre mère qui vous a élevées et s'est comme épuisée pour vous former ; car vous ne vous êtes pas faites vous-mêmes ; il a fallu vous instruire et donner l'esprit de la Compagnie. Or, en faisant cela, la maison fait comme une mère qui allaite ses enfants ; **ELLE EPUISE SA PROPRE SUBSTANCE POUR LES NOURRIR**. En faisant ce que vous faites, vous aidez à faire subsister la même mère nourrice qui vous a nourries... Quel bonheur mes sœurs ! » (X, 360.)

« Oh mes sœurs, ne cherchez point de meilleure vie que celle dans laquelle Notre Seigneur vous a mises ; vous n'en trouverez point qui soit si propre que celle-là. N'avez-vous jamais vu une mère toute chassieuse avec un visage laid tenir son enfant entre ses bras ? Si la reine veut le prendre, il n'ira pas. Il se tient au sein de sa mère, toute laide qu'elle est. On a beau lui dire : « Mon enfant, que fais-tu ? La reine « te veut avoir et tu n'en fais pas d'état ! » Voyez-vous, Dieu et la nature lui enseignent qu'il a plus d'obligation **A SA MERE QU'A TOUTES LES REINES DU MONDE**, parce qu'il tient sa vie d'elle. **VOILA POURQUOI JE NE TROUVE RIEN DE SI BEAU** ; et il a raison puisqu'elle est sa mère et sa bienfaitrice. » (X, 373.)

— « Vous êtes vierges et mères... »

« O mon Dieu ! O mon Dieu ! mes filles, quelle consolation ! Vous êtes vierges et mères tout ensemble. Oui, **VOUS ETES MERES DE CES PAUVRES ENFANTS** puisque vous leur rendez les devoirs les plus considérables... » (X, 113-114.)

II — M^{me} DE GONDI, LOUISE DE MARILLAC, Ste JEANNE DE CHANTAL, MARGUERITE NASEAU...

1. Marguerite NASEAU

La relation de St Vincent à sa mère a donc été profonde et déterminante. Pendant les premières années de sa vie, la femme — pour lui — c'est d'abord sa mère, ce sont ses sœurs et ces « bonnes filles des champs » dont il dit avoir connaissance « par expérience et par nature ». Cette femme, il sera émerveillé de la retrouver, quasi à l'état de perfection, en **Marguerite Naseau**, sorte de prototype de la fille de la Charité.

« Ma sœur Marguerite Naseau, de Suresnes, **EST LA PREMIERE** sœur qui ait eu le bonheur de montrer le chemin aux autres, tant pour enseigner les jeunes filles que pour assister les pauvres malades, quoiqu'elle n'ait pas eu quasi d'autre maître ou maîtresse que Dieu. » (IX, 77.)

Mais entre temps, St Vincent rencontre des femmes exceptionnelles d'un autre milieu (dans l'aristocratie et la bourgeoisie). A leur contact, il prend progressivement conscience de la place capitale de la femme dans le monde et l'Eglise et particulièrement dans un monde et une Eglise se mettant au service des pauvres. Parmi ces femmes exceptionnelles, il faut au moins citer :

2. M^{me} de GONDI

St Vincent rappelle aux Missionnaires « **M^{me} la Générale des Galères est votre PREMIERE FONDATRICE.** » (III, 399.)

... et il en rappelle les circonstances :

« Dans une de ses visites à un homme âgé de 80 ans, ladite dame lui conseilla de faire une confession générale. Après cette confession entendue par M. Vincent, le vieillard recevant de nouveau la visite de M^{me} la Générale, lui dit par plusieurs fois : « Madame, j'étais damné sans cette confession... » Dès lors ladite dame **PRIT LA RESOLUTION de fonder la Mission.** » (IX, 58-59.)

Et il n'hésite pas à la leur donner comme modèle de charité, de support et de simplicité

« Oh que notre bonne défunte, M^{me} la Générale des Galères, NOTRE FONDATRICE, excellait en cette pratique du support ! » (XII, 34.)

« La pauvre feu M^{me} la Générale des Galères m'a demandé plus de cent fois ce que c'était que la simplicité, et c'était LA PERSONNE LA PLUS SIMPLE que j'aie jamais vue ; elle ne pouvait ouvrir la bouche ni faire aucune action qu'en simplicité de cœur. » (XII, 173.)

3. Sainte Jeanne de CHANTAL

« Il y a environ vingt ans que Dieu nous a fait la grâce d'être connu de défunte notre très digne mère de Chantal... par de fréquentes communications de parole et par écrit, qu'il a plu à Dieu que j'ai eues avec elle... elle m'a honoré de la confiance de me communiquer son intérieur, qu'il m'a toujours paru qu'elle était accomplie de toutes sortes de vertus et particulièrement qu'elle était pleine de foi... qu'ELLE AVAIT L'ESPRIT JUSTE, PRUDENT, TEMPERE ET FORT EN UN DEGRE TRES EMINENT... » (XIII, 125.)

St Vincent lui soumet régulièrement (jusqu'à sa mort) ses projets et ses intuitions

« Voilà, ma très chère et digne mère, notre petite manière de vie. Vous nous ferez la charité DE NOUS DONNER VOS AVIS SUR CELA et je les recevrai comme venant de la part de Dieu... » (I, 156.)

4. Louise de MARILLAC

qui deviendra la collaboratrice de tous les instants, au point qu'il est parfois difficile de dire qui, des deux, a le plus apporté à l'autre. De l'entretien sur les vertus de la fondatrice, nous pouvons retenir quelques traits plus marquants sur le rôle qu'elle a joué dans la formation des sœurs

« Je ne sache point avoir vu personne qui ait plus de PRUDENCE que Mademoiselle. Elle l'avait en un haut point, et je souhaite de tout mon cœur que la Compagnie ait cette vertu. Elle consiste à voir... comme nous devons nous comporter en toutes choses.

« Elle aimait beaucoup la pauvreté. Vous voyez comme elle était habillée, vêtue fort pauvrement. Et cette vertu était tellement en elle qu'elle m'a demandé autrefois de vivre en pauvre : car, disait-elle, si nous sommes les servantes des pauvres, nous devons être plus pauvres qu'eux. »

« ... Elle a eu une conduite admirable pour le bon gouvernement de la Compagnie, comme il paraît, l'ayant laissé en si bon état, tant pour le spirituel que pour le temporel, par sa prudence. Néanmoins elle rapportait le tout à Dieu. »

St Vincent d'exhorter ses filles à l'imitation : « Vous êtes obligées de suivre ses exemples ; si vous désirez être bonnes Filles de la Charité, vous êtes obligées de jeter les yeux sur ses vertus. Ah ! mon Dieu ! à quoi sommes-nous obligés ! Nous avons vu **CE BEAU TABLEAU** devant nous ; il est maintenant là-haut. Il reste maintenant à faire modèle ; et pour le faire, il en faut prendre connaissance... Si nous devons nous édifier par les exemples que nous ont laissés les sœurs défuntées... à combien plus forte raison devons-nous jeter les yeux sur celle qui est votre mère, parce qu'elle vous a engendrées ! Vous ne vous êtes pas faites, mes sœurs, c'est elle qui **VOUS A FAITES ET ENGENDREES EN NOTRE SEIGNEUR.**

« Ah ! mes sœurs, quel tableau Dieu met devant vos yeux et que vous peignez vous-mêmes ! Oui, c'est un tableau que nous avons et que vous devez regarder **COMME UN PROTOTYPE** qui vous doit animer à faire de même, à acquérir cette humilité, cette charité, ce support, cette fermeté en toutes ses conduites, à vous ressouvenir comme, en toutes choses, elle tendait, en la sienne, à conformer ses actions à celles de Notre Seigneur.

« C'est donc ce tableau, mes sœurs, que vous devez regarder, tableau d'humilité, de charité, de douceur, de patience en ses infirmités. Il faut tâcher de former votre vie sur la sienne. » (X, 709, passim.)

5. La première confrérie...

Cette place très importante occupée par les femmes dans ce qu'on pourrait appeler la « formation humaine et missionnaire » de St Vincent, s'accentuera encore du fait que sa toute première fondation, en août 1617, se réalisera avec des femmes : la première Confrérie de la Charité de **Châtillon-les-Dombes.**

« Quelques pieuses demoiselles et quelques vertueuses bourgeoises de la ville de **Châtillon-les-Dombes...** désireuses d'obtenir cette miséricorde de Dieu d'être de ses vraies filles, ont convenu par ensemble d'assister spirituellement et corporellement ceux de leur ville, lesquels ont parfois beaucoup souffert, plutôt par faute d'ordre à les soulager que de personnes charitables. » (XIII, 423.)

III. — LA PROMOTION DE LA FEMME

Toutes les expériences que nous venons de mentionner, et beaucoup d'autres par la suite, amènent St Vincent à faire une place de plus en plus grande à la femme, tant dans ses objectifs missionnaires que dans ses réalisations. Il se soucie de l'instruction des pauvres filles (il y avait — de son temps — 90 % de femmes illettrées), de la compétence professionnelle des Filles de la Cha-

rité (enseignantes, hospitalières) et il n'hésite pas à donner tant au Filles qu'aux Dames de la Charité, les plus grandes responsabilités, acceptant souvent de revenir sur ses idées, ses projets, pour tenir compte de leurs avis. Ainsi, le meilleur de ses initiatives et de ses réalisations pour les pauvres a été, le plus souvent, le fruit d'une étroite collaboration avec une ou des femmes.

FAIRE L'ECOLE AUX FILLES...

« Il faut un peu penser au moyen de FAIRE APPRENDRE A FAIRE L'ECOLE aux filles. »

« Après la messe, vous devez vous exercer à la lecture POUR VOUS RENDRE CAPABLE D'ENSEIGNER les petites filles. Il faut vous y appliquer sérieusement puisque c'est un des deux desseins pour lesquels vous vous donnez à Dieu : le service des pauvres malades et l'instruction de la jeunesse et cela principalement aux champs. » (IX, 43.)

DONNER LES REMEDES...

« Elle (Marguerite Naseau) vint donc à Saint-Sauveur. ON LUI APPRIT à donner des remèdes et à rendre tous les services nécessaires et elle réussit fort bien. » (IX, 601-602.)

« Il faut encore porter un grand respect aux ordres que MM. les médecins vous donnent pour le traitement de vos malades, et prendre garde de manquer à pas une de leurs ordonnances, tant pour les heures, que pour les doses des drogues, car quelquefois il y va de la vie. Soyez encore soigneuses de retenir la manière dont les médecins traitent les malades en ville où il y en a, afin que, quand vous serez aux villages, vous vous en serviez, savoir en quel cas vous devez saigner, quand vous devez souvent réitérer la saignée, quelle quantité de sang vous devez tirer chaque fois, quand la saignée du pied, quand les ventouses, quand les médecines et celles qui sont propres à la diversité des malades que vous pouvez rencontrer. Tout cela est bien nécessaire et VOUS FEREZ BEAUCOUP DE BIEN QUAND VOUS SEREZ BIEN INSTRUITES DE TOUT. » (IX, 222-223.)

RESPONSABILITES PARTAGEES...

« Et je puis porter CE TEMOIGNAGE EN FAVEUR DES FEMMES, qu'il n'y a rien à redire en leur administration, tant elles ont de soin et de fidélité. » (IV, 71.)

LOUISE DE MARILLAC A UN ROLE PARTICULIER...

« Non, Mademoiselle, ne craignez point, NOTRE SEIGNEUR VEUT SE

SERVIR DE VOUS pour quelque chose qui regarde sa gloire, et j'estime qu'il vous conservera pour cela.» (I, 186.)

« Jusqu'à cette heure, Mademoiselle a bien conduit les affaires, par la grâce de Dieu et si bien que je ne connais bien de maison de Filles dans Paris qui soit dans l'état que vous êtes.» (XIII, 695.)

Prévoyant la succession de Louise de Marillac, à la tête de la Compagnie, St Vincent l'interroge

« Je lui dis : « Mademoiselle, ne jetez-vous point les yeux sur quelqu'une de vos filles pour être en votre place ? »... Elle me dit : « Monsieur, comme vous m'aviez choisie par la divine Providence, il me semble que, pour la première fois, il est expédient que ce ne soit point à la pluralité des voix mais que vous la nommiez pour une fois seulement. Et pour moi, je trouve que ma sœur Marguerite Chétif serait bien propre. »... Et pour cela, JE DEMEURE A SON AVIS... Ce sera donc ma sœur Marguerite Chétif pour supérieure.» (X, 740.)

IV. — LA PLACE DE LA FEMME DANS L'EGLISE

St Vincent n'a guère traité du sujet, n'étant pas un théoricien, mais un homme d'action. Cependant, devant le rôle de plus en plus large et efficace que la femme joue dans ses initiatives et ses fondations, il n'est pas loin d'y voir comme une sorte de révolution au sein même de l'Eglise ; et manifestement il s'en réjouit pour la société, pour l'Eglise et surtout pour les pauvres.

« Et pource que l'association des hommes et celle des femmes n'est qu'une même association, ayant même patron, même fin et même exercice spirituel, et qu'il n'y a que le ministère qui soit divisé, le soin des valides appartenant aux hommes et celui des malades aux femmes, et que Notre Seigneur ne retire pas moins de gloire du ministère des femmes que de celui des hommes, voire qu'il semble que le soin des malades soit préférable à celui des sains, pour cela, les serviteurs des pauvres auront pareil soin de la conservation et augmentation de l'association des femmes que de la leur... » (XIII, 455.)

« Le second motif (de s'appliquer aux œuvres de charité) est la crainte que vous devez avoir que ces œuvres-là ne viennent à fondre et à s'anéantir en vos mains. Ce serait sans doute un grand malheur, Mesdames ; et d'autant plus grand, que la grâce que Dieu vous a faite de vous y employer est plus rare et extraordinaire. Il y a huit cents ans, ou environ, que les femmes n'ont point eu d'emploi public dans l'Eglise ; il y en avait auparavant qu'on appelait diaconesses, qui avaient soin de faire ranger les femmes dans les églises et de les instruire des cérémonies qui étalent pour lors en usage. Mais vers le temps de Charlemagne, par une conduite secrète de la divine Providence, cet usage

cessa, et votre sexe fut privé de tout emploi, sans que, depuis, il en ait aucun ; et voilà que cette même Providence s'adresse aujourd'hui à quelques unes d'entre vous, pour suppléer à ce qui manquait aux pauvres malades de l'Hôtel-Dieu. » (XIII, 809-810).

« En ce que vous entrez dans l'exercice des veuves de la primitive Eglise qui est d'avoir soin corporel des pauvres, comme elles avaient, et encore le spirituel des personnes de leur sexe, ainsi qu'elles avaient... » (XIII, 764.)

N. B. — Ces derniers textes ont déjà été cités dans le cahier VI, sur « Les Laïcs ».

COURRIER DES LECTEURS

A partir des Cahiers Vincentiens...

Nous réfléchissons en Communauté depuis trois ans avec un Lazariste au rythme d'une fois tous les deux mois à partir des cahiers : « Au temps de St Vincent et aujourd'hui... ».

Nous partons de faits vécus par les unes ou les autres, en lien avec les questions proposées.

Au mois de février, nous nous sommes arrêtées sur la manière de concevoir la vie consacrée (cahier n° 7).

Les faits

Un homme est mort (40 ans) par manque de « surveillance infirmière ». Service de 40 malades, une seule infirmière. Lorsqu'on demande une diminution de lits le délégué syndical répond : « Ce n'est pas sur une diminution de lits qu'il faut tabler. »

Action : rentabilité ou justice ? rentabilité ou humanisation ?

- Un voisin espagnol nous dit que pour s'informer il prend Radio-Moscou en espagnol. Pour lui la foi, l'Eglise en Espagne et en France sont trop riches, trop liées au pouvoir. « En Russie, les chrétiens vivent comme avant (l'Eglise primitive). Ils attendent tout des autres. » Les hommes sont plus près de l'essentiel que nous le pensons.

A partir de ces faits nous nous sommes posé **quelques questions** :

- Jésus-Christ donne-t-il un sens à notre action ?
- Allons-nous jusqu'à l'engagement pour un monde plus humain ?
- Comment traduire, concrétiser l'Amour de Dieu ?
- Comment parler de notre foi, de Celui qui nous anime ?

La Foi n'apporte rien de plus : elle fait vivre autrement les mêmes choses. Etre une bonne professionnelle ne suffit pas. Notre foi est déjà interpellée au niveau du sérieux du travail professionnel, du nôtre et de celui des collègues. Quelle attention à la vie autour de nous ?

Notre premier engagement : être Fille de la Charité. Comment allons-nous communiquer Jésus-Christ ?

Pour St Vincent, ce qui importe c'est la rencontre de Jésus-Christ dans les pauvres. Tout est dans le regard qu'on a sur eux.

Dès qu'on parle de l'homme la foi est concernée. « Aucune rencontre n'est en dehors du camp d'apostolat. »

Nous travaillons à ce que l'homme soit debout. Mais pour que l'homme soit un homme debout il faut aller jusqu'au bout de la Révélation.

Mais la profession n'est pas tout.

Importance du témoignage communautaire dans le quartier.

Importance de la rencontre du Christ dans les pauvres.

Les Vœux permettent une façon meilleure de vivre le service. Ce ne sont pas les pauvres qui nous sont spécifiques, c'est notre esprit fait d'humilité, de simplicité, de charité.

Faut-il être reconnue (Fille de la Charité) ? ou être chrétienne ?

C'est plus dur aujourd'hui de révéler.

Même si les gens savent que nous sommes Filles de la Charité, cela ne change rien à leur vie. Ne faut-il pas témoigner davantage de notre foi en Jésus-Christ que de notre consécration ?

Notre foi est-elle interpellée même si elle n'est pas reconnue par les autres ? Aujourd'hui sous prétexte de ne pas vouloir récupérer l'autre, ose-t-on toujours dire notre foi ?

Les fiches vincentiennes nous aident à nous situer en Fille de la Charité dans l'évangélisation. Nous redécouvrons des textes de St Vincent. Nous approfondissons notre don au Seigneur et l'esprit de St Vincent. Chaque livret est un instrument de réflexion communautaire. Il permet de faire révision de vie autrement que nous le faisons par ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

Etre femme, de Y. Pelle-Douel (Ed. du Seuil, 1967).

La femme dans le monde moderne, de E. Sullerot (Ed. Hachette, 1970).

La femme libérée, de Pierrette Sartin (Stock, 1968).

La promotion des femmes, de Pierrette Sartin (Hachette, 1964).

Lettre ouverte aux femmes, de F. Parturier (Albin Michel, 1974).

Couples et familles dans la société d'aujourd'hui (Semaine sociale de Metz, Chronique soc., Lyon, 1972).

La promotion de la femme dans la Bible, de T. Maertens (Casterman, 1967).

La Femme éternelle, la Femme dans le temps. La Femme hors du temps (trad. de l'allemand), de G. von Le Fort (Paris, 1968).

L'Eglise et la promotion de la femme, de J.-M. Aubert (Fleurus, 1969).

Lumière et Vie, n° 43, 1959 : « La conception chrétienne de la femme » ; n° 106, 1972 : « Masculin et féminin ».

Spiritus, n° 28 et 29, 1966 : « Femmes et Missions ».

Ces femmes qui ont fait l'Eglise, de Henri Rollet (Arthème-Fayard).

Antiféminisme et christianisme. La Femme, de J.-M. Aubert (Ed. du Cerf-Desclée).